PATRÍCIA BETÁK

Albert Camus et la résilience

If Albert Camus did succeed in accomplishing himself in order to let his talent emerge, in spite of the difficult conditions of the familial environment, the silence prevailing in the family and his restricted possibilities, it may be due to the process of resilience. On the basis of his book of autobiographical inspiration Le premier homme (The First Man)*, primary school teacher Louis Germain is considered as the first and most important tutor of resilience of Camus as a child, however, other works of the author containing autobiographical elements confirmed the fact that other people accompanied him as well on the way of development, paving the way for him to make his first steps as an author.*

1. LA RÉSILIENCE

La présente communication vise à analyser la question de la résilience à travers l'œuvre d'Albert Camus. Ainsi, nous souhaitons, en guise d'introduction, définir ce terme. Qu'est-ce que la résilience ?

Désignant le degré de résistance d'un corps ou d'une structure aux impacts et chocs provenant de l'extérieur et sa capacité d'absorber de l'énergie cinétique sans se rompre, le phénomène de la résilience est originairement un concept employé dans la physique, notamment en mécanique. Nous pourrons parler de résilience jusqu'à ce que le corps en question ne se rompe pas, jusqu'à ce qu'il arrive à s'adapter - continuellement - aux chocs et impacts provenant de l'extérieur.

Ce terme est utilisé dans de nombreux domaines autres que la physique, entre autres en métallurgie, en informatique[1], en écologie[2], dans le monde socio-économique[3], en

[1] Le *system resiliency* (en anglais) désigne la tolérance aux failles, aux anomalies, ainsi qu'une insensibilité aux défaillances.

[2] Il désigne d'une part, la capacité de récupération ou de régénération d'un organisme ou d'une population, et d'autre part, l'aptitude d'un écosystème à se remettre plus ou moins rapidement d'une catastrophe (par exemple : la reconstitution d'une forêt après un incendie).

[3] Les termes *resilient business* et *resilient communauty* désignent la capacité intrinsèque des entreprises, des organisations et des communautés à retrouver un état d'équilibre, soit leur état initial, soit un nouvel équilibre, qui leur permette de fonctionner après un désastre ou en présence d'un stress continu.

anthropologie[4], ainsi qu'en médecine[5]. Dans le domaine de la psychologie, de la victimologie et de la criminologie, le terme s'est imposé dans le traitement des situations à risque et en particulier dans celui des enfants vulnérables dont on cherche à solidifier les aptitudes, à rétablir l'équilibre émotionnel lorsqu'ils subissent des moments de stress ou des abus importants, par une meilleure compréhension du ressort psychologique. En psychopathologie, la résilience est l'aptitude des individus et des systèmes[6] à vaincre l'adversité ou une situation de risque.

En psychologie clinique, la résilience est la capacité à vivre, à réussir, à se développer en dépit des adversités. Par cela, nous arrivons à l'approche adoptée pour notre travail. D'un point de vue psychique, si nous parlons de résilience, il s'agit donc de la possibilité pour un individu de développer des mécanismes de résistance et de survie malgré les vicissitudes de l'existence, les circonstances difficiles, les malheurs, un choc traumatique ou un environnement défavorable, voire hostile. Ce mécanisme psychologique restaure ainsi une certaine confiance en soi impliquant plus de sécurité intérieure et apporte de nouvelles possibilités d'épanouissement malgré les difficultés rencontrées, les traumatismes subis ou les risques de reviviscence désagréables.

1.1. FACTEURS DÉCLENCHEURS DE LA RÉSILIENCE

Quels peuvent être, dans le cas d'un individu, ces circonstances difficiles, ces malheurs ou ces vicissitudes ? Cela peut être la séparation précoce d'un ou des deux parents, le décès précoce d'un ou des deux parents, une enfance difficile due au manque d'amour et d'affection (malgré la présence physique des parents), des conditions difficiles, voire hostiles au bon développement de l'enfant comme la misère, la faim, en un mot, de différents facteurs rendant impossible l'épanouissement idéal de l'enfant sur le plan psychique.

1.2. RECHERCHES SUR LA RÉSILIENCE

Les premières recherches menées sous cette approche sont lancées par Boris Cyrulnik[7] (1937-) et Pierre Rentchnick[8] (1923-) qui analysent les antécédents familiaux de 699

[4] Les anthropologues évoquent la possibilité pour certaines ethnies, sociétés, langues ou systèmes de croyances de conserver des traces de leur patrimoine malgré les vicissitudes du colonialisme et les pressions des groupes dominants.

[5] En médecine, il est question de résilience en relation avec la résistance physique de certains patients, les phénomènes de guérison spontanée et de récupération soudaine, y compris dans le champ des maladies mentales.

[6] Familles, groupes ou collectivités.

[7] Né le 26 juillet 1937 à Bordeaux, Boris Cyrulnik est un neurologue, psychiatre, éthologue et psychanalyste français. Responsable d'un groupe de recherche en éthologie clinique à l'hôpital de Toulon et enseignant l'éthologie humaine à l'Université du Sud-Toulon-Var, Boris Cyrulnik est surtout connu pour avoir développé en France, après John Bowlby aux États-Unis, le concept de « résilience » (renaître de sa souffrance).

personnalités éminentes, toute nationalité confondue, et découvrent une surreprésentation des orphelins parmi les personnes faisant preuve de grande créativité. Leurs études démontrent clairement que certains événements a priori considérés comme traumatisants peuvent avoir une influence positive sur l'individu, voire, sont susceptibles de le stimuler.

Par la suite, Boris Cyrulnik publie un ouvrage intitulé *Un merveilleux malheur* (1999) dans lequel il confirme que dans de nombreux cas, c'est la perte d'un ou des deux parents qui déclenche la créativité de l'individu en souffrance.

2. UNE MAIN TENDUE – LES TUTEURS DE RÉSILIENCE

De nombreuses observations menées dans le domaine de la psychologie prouvent donc que l'enfant traumatisé par la perte d'un ou de deux de ses parents, le deuil (ou simplement par l'absence des parents dans le sens physique ou psychologique) réussit à rebondir et à surmonter le traumatisme vécu. Comment est-ce possible ? Comment le processus de la résilience se met-il en place ?

Pendant ou après la période de deuil, l'enfant, suivant ses instincts et ses pulsions, choisit, dans la grande majorité des cas, une personne à sa portée (non nécessairement de son entourage) qui lui servira de soutien moral et psychologique. Ces personnes s'appellent tuteurs de résilience.

Qui est ce tuteur de résilience ?

Dans la majorité des cas, c'est donc une personne qui permettra à l'enfant d'éviter un deuxième traumatisme, une personne dont les valeurs servent de points de départ à cet enfant qui œuvre sur la compréhension de son vécu, et parallèlement, sur la reconstruction de sa personnalité. Il est important de souligner que le choix d'un tuteur de résilience est loin d'être une décision consciente chez l'enfant. En outre, Boris Cyrulnik constate que le tuteur de résilience peut aussi bien être un parent qu'un instituteur ou même un personnage littéraire, un personnage fictif ou imaginaire. En outre, le tuteur n'est pas forcément une personne. En employant le terme tuteur de résilience, nous faisons également allusion à une institution, à une école, à une communauté ou à un événement qui, d'une façon ou d'une autre, ont stimulé l'individu et lui ont permis de se remettre de sa souffrance.

> C'est l'influence positive de ce tuteur de résilience qui permet à l'individu de construire un espace imaginaire interne et inviolable où il peut se ressourcer et à partir duquel il peut envisager de se reconstruire.[9]

---

[8] L'ouvrage intitulé *Les orphelins mènent-ils le monde* (P., Rentchnick, A., Haynal, P., de Senarclens, *Les orphelins mènent-ils le monde*, Stock, 1978) dont Pierre Rentchnick est co-auteur, est basé sur les résultats des recherches menées dans le domaine. Les auteurs de l'ouvrage constatent que plus d'un quart des personnes examinées avaient perdu leur père ou mère avant l'âge de 10 ans ; plus des deux tiers avant l'âge de 15 ans, ainsi que plus de leur moitié avant d'avoir eu leurs 21 ans.

[9] Yves-Hiram Haesevoets, *Traumatismes de l'enfance et de l'adolescence. Un autre regard sur la souffrance psychique*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. 314.

3. ALBERT CAMUS ET LA RÉSILIENCE

Pourquoi est-il pertinent de parler d'Albert Camus et de la résilience ?

Comme nous le savons, Lucien Camus, le père de l'écrivain, décède au champ d'honneur, dans la première bataille de la Marne en 1914, tout au début de la Première Guerre mondiale quand Camus n'a qu'un an. La mère de Camus s'installe alors avec ses fils à Alger. Dans le même appartement de deux pièces vivent également la grand-mère de Camus et un de ses oncles à demi infirme. C'est sous l'autorité sévère de la grand-mère que Camus est élevé, dans un milieu démuni et illettré, en présence d'une mère extrêmement silencieuse, presque sourde d'une maladie mal soignée, sans avoir d'informations majeures sur son père.

4. LE PREMIER HOMME

En quelle mesure la perte du père est-elle un événement important dans la vie de Camus ?

Avant tout, c'est son roman à caractère autobiographique intitulé *Le premier homme* qui constitue une source précieuse pour le présent travail, d'autant plus que les informations que ce texte nous livre sont souvent vérifiables. *Le premier homme* est un roman inachevé que Camus écrit jusqu'à la fin de sa vie, le manuscrit étant retrouvé dans sa sacoche au moment de sa mort[10]. Dans ce roman, Camus révèle les circonstances de sa naissance, son enfance difficile, l'absence du père tué dès le début de la guerre, de sorte que le fils sera « le premier homme », et évoque la quête du père[11].

Pourquoi Camus décide-t-il d'écrire un roman à caractère autobiographique ?

Nous trouvons la réponse dans la résilience : Camus ressent la nécessité de faire le point sur sa vie. C'est à l'âge de 47 ans qu'il commence à écrire ce roman, cependant il envisage le projet depuis des années. Il écrit dans une de ses notes pour le roman : « *En somme, je vais parler de ceux que j'aimais* »[12].

Dans ce texte, Camus empruntera le personnage de Jacques Cormery pour parler de ceux qu'il aime. C'est un projet ambitieux qu'il ne pourra malheureusement pas finir. Cependant, après avoir lu le roman inachevé, on voit apparaître les racines de ce qui fera la personnalité de Camus, sa sensibilité, la genèse de sa pensée, ainsi que les raisons de son engagement, en un mot, il s'agit d'un ouvrage dont le caractère autobiographique est extrêmement précieux aujourd'hui.

5. 1. GRANDIR SANS PÈRE

Comment voit-il la perte du père ?

La façon dont il écrit signale qu'il est bien conscient de ce que veut dire grandir sans père :

> Et chaque jour des centaines d'orphelins naissaient dans tous les coins d'Algérie, arabes et français, fils et filles sans père qui devraient ensuite

[10] S'étant produite le 4 janvier 1960, dans un accident de voiture.

[11] L'œuvre est divisée en deux parties : *Recherche du père* et *Le fils ou le premier homme*.

[12] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, notes.

> apprendre à vivre sans leçon et sans héritage.[13]

Malgré ce fait, l'enfant recherche cet héritage. Il essaie d'obtenir des informations sur le défunt auprès de son oncle, sa grand-mère et sa mère. Cependant, le seul souvenir qui lui reste de son père est celui d'une exécution qui lui avait été raconté par sa grand-mère, et non par sa mère. La mère ne sait pas exactement en quelle année le père était né, ni quel était son nom exact. Cependant, c'est par un vieil instituteur[14] que l'enfant apprend le plus de choses sur son père. D'après l'instituteur et le silence de sa mère, il comprend que son père était *« un homme dur, amer, qui avait travaillé toute sa vie, avait tué sur commande, accepté tout ce qui ne pouvait s'éviter, mais qui, quelque part en lui-même, refusait d'être entamé. Un homme pauvre enfin. »*[15]

Très tôt, l'enfant constate que l'événement le plus important dans la vie du père, le seul dont on ait gardé la trace, est sa mort. La curiosité de l'enfant s'apaise avec les années, il grandit sans père. C'est à l'âge de 40 ans qu'à la demande de sa mère, il se rend au cimetière pour voir la tombe de son père. Un véritable tournant se produit alors dans la vie de Cormery :

> Jacques Cormery, le regard levé vers la lente navigation des nuages dans le ciel, tentait de saisir derrière l'odeur des fleurs mouillées la senteur salée qui venait en ce moment de la mer lointaine et immobile quand le tintement d'un seau contre le marbre d'une tombe le tira de sa rêverie. C'est à ce moment qu'il lut sur la tombe la date de naissance de son père, dont il découvrit à cette occasion qu'il l'ignorait. Puis, il lut les deux dates, « 1885-1914 » et fit un calcul machinal : vingt-neuf ans. Soudain une idée le frappa qui l'ébranla jusque dans son corps. Il avait quarante ans. L'homme enterré sous cette dalle, et qui avait été son père, était plus jeune que lui.[16]

Et c'est à partir de ce moment-là que Cormery éprouve une compassion bouleversée vis-à-vis du père, et commence à penser que *« quelque chose ici n'était pas dans l'ordre naturel, […] là où le fils était plus âgé que le père »*[17].
Il découvre en même temps sa propre raison d'être : *« Pourtant, ce qu'il avait cherché avidement à savoir à travers les livres et les êtres, il lui semblait maintenant que ce secret avait partie liée avec ce mort, ce père cadet »*[18]. Grâce aux témoignages du *Premier homme*, nous comprenons que la recherche constante du père chez l'enfant à partir de cette visite du cimetière peut parfaitement signaler la fin du chemin du rebondissement, soit l'acceptation qui prend la place du refus vis-à-vis du père.

---

[13] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 70.

[14] Nommé M. Lévesque.

[15] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 67.

[16] *Ibid.*, p. 29.

[17] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 29.

[18] *Ibid.*, p. 30.

5.2. GRANDIR DANS LA PAUVRETÉ

Étant donné que nous parlons également de la résilience comme de la capacité de rebondissement malgré les vicissitudes de l'existence, les circonstances difficiles, les malheurs ou un environnement défavorable, voire hostile, un autre facteur important à prendre en considération chez Cormery, à part celui de l'absence de son père, est la pauvreté dans laquelle il est élevé. Dans le *Premier homme*, la pauvreté est un élément qui ne cesse de revenir dans les explications et descriptions données par l'auteur. À titre d'exemple, quand l'enfant pose à sa mère des questions par rapport à son père, et qu'il ne reçoit aucune réponse, sa conclusion est la suivante :

> La mémoire des pauvres est déjà moins nourrie que celle des riches, elle a moins de repères dans l'espace puisqu'ils quittent rarement le lieu où ils vivent, moins de repères aussi dans le temps d'une vie uniforme et grise. Bien sûr, il y a la mémoire du cœur, dont on dit qu'elle est la plus sûre, mais le cœur s'use à la peine et au travail, il oublie plus vite sous le poids des fatigues. Le temps perdu ne se retrouve que chez les riches. Pour les pauvres, il marque seulement les traces vagues du chemin de la mort. Et puis, pour bien supporter, il ne faut pas trop se souvenir […][19]

Par la suite, l'auteur nous parle des conditions difficiles vécues dans son enfance :

> Il savait que […] la pauvreté, l'infirmité, le besoin élémentaire où toute sa famille vivait, s'ils n'excusaient pas tout, empêchent en tout cas de rien condamner chez ceux qui en sont victimes. Ils se faisaient du mal les uns aux autres sans le vouloir et simplement parce qu'ils étaient chacun pour l'autre représentants de la nécessité besogneuse et cruelle où ils vivaient.[20]
>
> […] Jacques avait le cœur serré en les[21] regardant certains soirs. […] la chaleur, l'ennui, la fatigue lui révélaient la malédiction de la pauvreté, celle du travail bête à pleurer, dont la monotonie interminable parvient à rendre en même temps les jours trop longs et la vie trop courte.[22]

6. LES « INITIATEURS » DE L'ENFANT

Nous pouvons constater que par suite de la perte de son père et des conditions dans lesquelles il est élevé, l'enfant Camus a dû rebondir pour arriver à sortir de cette triste existence et à déclencher sa créativité pour devenir finalement l'auteur que l'on connaît aujourd'hui. Tout cela nous renvoie au processus de la résilience qui se met en place progressivement, petit à petit, grâce à des pierres angulaires, à des événements, à des découvertes, à des rencontres décisives, et ce qui est très important, voire indispensable, grâce à ce que l'on appelle tuteurs de résilience.

---

[19] *Ibid.*, p. 79.

[20] *Ibid.*, p. 118.

[21] les travailleurs

[22] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 248.

Un tuteur de résilience, comme il l'explique plus tard à Victor Malan[23], est un initiateur :

> - […] lorsque j'étais très jeune, très sot et très seul (vous vous souvenez, à Alger ?), vous vous êtes tourné vers moi, et vous m'avez ouvert, sans y paraître les portes de tout ce que j'aime dans ce monde.
>
> Réponse: Oh ! Vous êtes doué.
>
> - Certainement. Mais aux plus doués il faut un initiateur. Celui que la vie un jour met sur votre chemin, celui-là doit être toujours aimé et respecté […][24]

Camus est conscient de l'influence positive des initiateurs, comme il les appelle, dont le premier pour lui est M. Bernard, son instituteur à Belfort qu'il va voir chaque année depuis quinze ans car *« c'était lui qui avait jeté Jacques dans le monde, prenant tout seul la responsabilité de le déraciner pour qu'il aille vers de plus grandes découvertes encore. »*[25]

Pour rebondir, l'enfant doit tout d'abord avoir la possibilité de voir la vie ailleurs que dans le pauvre quartier de Belfort. C'est donc à l'aide de M. Bernard – qui a une préférence pour tous ceux qui ont perdu leur père à la guerre[26], et que Camus appelle souvent de son nom original, Louis Germain – que l'enfant commence à se construire et à découvrir ses valeurs. Quand il va à l'école, grâce à son instituteur et à la lecture[27], il se trouve dans un autre monde, celui des découvertes. Camus parle de ce monde comme du pendant de la pauvreté :

> Seule l'école donnait à Jacques et à Pierre ces joies. Et sans doute ce qu'ils aimaient si passionnément en elle, c'est ce qu'ils ne trouvaient pas chez eux, où la pauvreté et l'ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne, comme refermée sur elle-même ; la misère est une forteresse sans pont-levis.[28]

Ces passages nous montrent non seulement que l'école offre à l'enfant une sorte d'évasion pour pouvoir sortir de la triste existence de sa famille, mais aussi que la soif de découverte et la curiosité sont des éléments pouvant être considérés comme d'autres tuteurs de résilience de l'enfant Camus. C'est grâce à la soif de découverte que l'enfant apprend à être conscient de ses valeurs, ce qui est une étape extrêmement importante dans le processus de la résilience. Nous sommes dans la logique de donner de la confiance en soi à l'enfant ce qui implique plus de sécurité intérieure dans son cas. Une plus grande confiance en soi et

---

[23] Personnage qui pourrait éventuellement être l'équivalent de Jean Grenier, son professeur de philosophie, dont l'influence sur lui sera profonde et durable.

[24] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 33.

[25] *Ibid.*, p. 149.

[26] « *Oui, j'ai une préférence pour Cormery comme pour tous ceux d'entre vous qui ont perdu leur père à la guerre. […] J'essaie de remplacer ici au moins mes camarades morts.* » *Ibid.*, p. 143.

[27] Encore plus présente au lycée.

[28] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 137.

une plus grande sécurité intérieure lui font découvrir de nouvelles possibilités d'épanouissement à l'aide desquelles il apprend, peu à peu, à se valoriser.

> Dans la classe de M. Germain[29], pour la première fois ils sentaient qu'ils existaient et qu'ils étaient l'objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de découvrir le monde.[30]

6. 1. Quand l'enfant prend son chemin

Cependant, il y a un moment où la vie produit des tournants. Il arrive le jour où Cormery doit continuer son chemin, le chemin de la résilience, sans l'aide de son premier tuteur de résilience, c'est-à-dire son instaurateur. D'une façon ou d'une autre, l'enfant est conscient du changement à venir :

> Il partait et Jacques restait seul […], il se précipitait à la fenêtre, regardant son maître qui le saluait une dernière fois et qui le laissait désormais seul, et, au lieu de la joie du succès, une immense peine d'enfant lui tordait le cœur, comme s'il savait d'avance qu'il venait par ce succès d'être arraché au monde innocent et chaleureux des pauvres, monde refermé sur lui-même comme une île dans la société mais où la misère tient lieu de famille et de solidarité, pour être jeté dans un monde inconnu, qui n'était plus le sien, où il ne pouvait croire que les maîtres fussent plus savants que celui-là dont le cœur savait tout, et il devait désormais apprendre, comprendre sans aide, devenir un homme enfin sans le secours du seul homme qui lui avait porté secours, grandir et s'élever seul enfin, au prix le plus cher.[31]

Le désespoir de l'enfant est compréhensible, cependant, nous savons qu'il est déjà sur le bon chemin et qu'il effectuera d'autres rencontres décisives par la suite.
Parallèlement aux années du lycée, on observe une distance grandissante entre l'enfant et sa famille. Alors que la famille est illettrée, l'enfant, en rentrant de l'école, le soir venu, se plonge dans la lecture et dévore les livres, et le matin, il se lève très tôt pour aller au lycée. Il a donc très peu de contact avec la réalité de sa famille pendant cette période-là.

6. 2. La lecture en tant que tuteur de résilience

Comme nous avons déjà pu le constater dans la scène des *Croix de bois*, l'auteur révèle la force et l'influence que pratiquait sur l'enfant la découverte de la lecture sur le plan affectif :

> Jacques avait dévoré les livres qui lui tombaient sous la main et les avalait avec la même avidité qu'il mettait à vivre, à jouer ou à rêver. Mais la lecture lui permettait de s'échapper dans un univers innocent où la richesse et la pauvreté étaient également intéressantes parce que parfaitement irréelles.

---

[29] Ici, l'auteur donne à l'instituteur son vrai nom.

[30] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 138.

[31] *Ibid.*, p. 175.

> Les lectures ont satisfait en lui la soif de la gaieté et du courage, il avait une facilité à mêler les personnages de Pardaillan à sa vie de tous les jours.[32]

> Ils n'ont retenu des lectures qu'une étrange et puissante émotion qui, à travers les semaines, les mois et les années, faisait naître et grandir en eux tout un univers d'images et de souvenirs irréductibles à la réalité où ils vivaient tous les jours, mais certainement non moins présents pour ces enfants ardents qui vivaient leurs rêves aussi violemment que leur vie.[33]

6. 3. D'autres tuteurs de résilience

En dehors des tuteurs de résilience mentionnés, d'après les témoignages du *Premier homme*, l'enfant trouverait une aide matérielle et intellectuelle auprès de son oncle, son deuxième père, M. Acault, boucher cultivé chez qui il passe quelques petits séjours enrichissants :

> Chez lui, on disait "le vase qui est sur la cheminée", le pot, les assiettes creuses, et quelques objets qu'on pouvait trouver n'avaient pas de nom. Chez son oncle, au contraire, on faisait admirer le grès flambé des Vosges, on mangeait dans le service de Quimper. Lui avait grandi toujours au milieu d'une pauvreté aussi nue que la mort, parmi les noms communs ; chez son oncle, il découvrait les noms propres.[34]

Nous devons également mentionner le nom de Jean Grenier qui apparaît dans le texte sous le nom de Malan. Camus est l'élève de Grenier. De leur relation naît une amitié profonde, Grenier devient ami, critique, inspirateur et maître en une personne. Camus, qui est fortement influencé par *Les Îles* paru en 1933, dédie son 1er livre, *L'Envers et l'Endroit* à Grenier, ainsi que *L'Homme révolté*, et préface la 2e édition des *Îles* en 1959. Dans la préface aux *Îles,* rédigée en 1959, Camus reconnaît ce qu'il doit à Grenier : *« Aujourd'hui encore, il m'arrive d'écrire ou de dire, comme si elles étaient miennes, des phrases qui se trouvent pourtant dans* Les Îles... *»*[35]

En outre, ils maintiennent une correspondance des premiers temps de leur rencontre en 1932 jusqu'à la veille du décès de Camus, le 4 janvier 1960. Elle est d'autant plus intéressante que sa continuité représente une source importante d'informations aussi bien sur l'évolution de Camus que sur celle de leur relation. Grenier reconnaît également son rôle d'inspirateur, il est souvent considéré comme « le maître de Camus ».

En outre, comme Camus nous en fait part dans *Le premier homme* à travers le personnage de Malan, Grenier l'aide à remplir le manque causé par la perte de son père, tout en lui offrant un soutien moral :

> J'ai essayé de trouver moi-même, dès le début, tout enfant, ce qui était bien et ce qui était mal - puisque personne autour de moi ne pouvait me le dire. Et puis je reconnais maintenant que tout m'abandonne, que j'ai besoin que quelqu'un

---

[32] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 224.

[33] *Ibid.*, p. 227.

[34] *Ibid.*, p. 62.

[35] Jean Grenier, *Les Îles,* Paris, Gallimard, 1977, Préface.

> me montre la voie et me donne blame et louange, non selon le pouvoir, mais selon l'autorité, j'ai besoin de mon père.
> Il lui dit : vous n'avez plus besoin d'un père, Vous avez grandi tout seul.[36]

7. CONCLUSION

Il existe davantage de pistes à explorer pour le présent travail, nous pourrions donc continuer la liste des tuteurs de résilience en y ajoutant d'autres personnes qui ont joué un rôle significatif dans la vie d'Albert Camus (entre autres ses amis, par exemple René Char), cependant, ici, nous nous limiterons aux personnes réelles. Toutefois, n'oublions pas le fait que d'après Cyrulnik, les tuteurs de résilience ne sont pas nécessairement des individus.

Nous terminerons par une citation tirée de l'ouvrage intitulé *L'envers et l'endroit*, ces quelques phrases étant une preuve parfaite du rebondissement, un exemple digne de terminer ce présent travail, un exemple qui nous montre que malgré tout, Camus donne une place à sa famille, la place que celle-ci mérite. Ce passage représente l'acceptation, voire l'entière reconnaissance qu'il éprouve vis-à-vis de sa famille.

> Mais, après m'être interrogé, je puis témoigner que, parmi mes nombreuses faiblesses, n'a jamais figuré le défaut le plus répandu parmi nous, je veux dire l'envie, véritable cancer des sociétés et des doctrines. Le mérite de cette heureuse immunité ne me revient pas. Je la dois aux miens, d'abord, qui manquaient de presque tout et n'enviaient à peu près rien. Par son seul silence, sa réserve, sa fierté naturelle et sobre, cette famille, qui ne savait même pas lire, m'a donné alors mes plus hautes leçons, qui durent toujours.[37]

PATRÍCIA BETÁK
Université ELTE
Courriel : betak.patricia@yahoo.com

[36] Albert Camus, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 40.
[37] Albert Camus, *L'envers et l'endroit,* Paris, Gallimard, 1958, p. 15.